

Antonin Moeri

Le Sourire  
de Mickey

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« LE SOURIRE DE MICKEY »,  
CENT TRENTE-DEUXIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : PEINTURE D'OLIVIER CHARLES,  
« VISION DE MÉNÉLIK LE BORGNE : DE TRÈS HAUT,  
LES MARTINETS ADMIRENT LES ÉGLISES DE LALIBELA », 1993  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-131-6  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2003 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
[WWW.CAMPICHE.CH](http://WWW.CAMPICHE.CH)

NO LIMIT

**E**NTRE les deux chaînes de montagnes, dont les cimes étaient plus blanches que d'habitude en cette période de l'année, la ville reposait dans une très légère brume. Elle ressemblait à un animal traqué que la course éperdue aurait épuisé. Couché sur le flanc, on pouvait croire qu'il était mort, car ses côtes étaient immobiles. Mais son cœur battait. Il battait très fort. L'animal retenait sa respiration, la peur ayant paralysé ses membres.

Il y avait, dans cette ville apparemment endormie, beaucoup de commerces, de banques internationales, d'agences de voyages, d'études d'avocats, de cabinets médicaux et d'appartements à loyer libre. Les gens allaient et venaient avec frénésie certes, mais dans une sorte d'apesanteur. N'importe qui, débarquant d'une autre planète, aurait pu légitimement se demander comment faisaient ces gens pour se croiser sans heurt, et surtout, comment ils faisaient pour se supporter. Car, à regarder de plus

près ces pas de danse, ces cheveux délicieusement arrangés et ces mouvements de funambule, on pouvait deviner la ruse et la dissimulation. Plongé dans un vacarme éprouvant, le Martien aurait pu se demander ce qui animait ces gens, ce qui donnait forme à ces masses, ce qui éclairait toutes ces têtes.

Les arbres plantés le long du boulevard n'avaient pas encore perdu leurs feuilles, que dis-je, elles commençaient à jaunir. Or l'air était froid malgré les rayons d'un soleil donnant en plein sur les façades des bâtiments à plusieurs étages. Il ne brûlait pas les rues, il les tiédissait. Les gens avaient sorti leurs pantalons en velours et leurs chaussures montantes. Ils ne se parlaient guère, car le langage des signes avait remplacé les mots. Une ride sur un front dégarni en disait davantage qu'une phrase bien tournée, un ventre légèrement rebondi racontait une histoire ennuyeuse que personne ne voulait écouter, un lobe d'oreille largement troué par une bague en plastique attirait le regard en coin de citoyens tout pantois.

Le Martien aurait certainement remarqué les rares paroles venimeuses, les gestes saccadés, les tics nerveux, l'irritation générale, cette sorte d'insatisfaction grandissante qui fait naître tant de rêves. Or le déchaînement de la violence et de l'intolérance était magnifiquement contenu. N'avaient droit à l'expression que la générosité du cœur, les émotions liées à l'enfance et la compassion pour les exclus. Le Martien aurait pu croire que les habitants de cette ville apparemment assoupi étaient astreints à la bonté. Il aurait pu croire qu'une loi dure faisait régner non pas la terreur comme dans certaines dictatures dieu

merci extrêmement éloignées géographiquement, mais le bon accord, la confiance, la prospérité, la joie et la transparence... Le Martien aurait eu l'impression d'être tombé au milieu d'un peuple hétéroclite, inoffensif, conciliant, élevé selon les règles d'une morale à la fois hédoniste et impitoyable.

L'ombre allongée d'une banque saoudienne courait le long d'un magasin de prêt-à-porter. Les vitres d'un petit établissement étincelaient dans la lumière d'un soleil qui brillait pour tout le monde. En réalité, cet établissement était fait de vitres, si j'ose dire. Il n'y avait que des vitres autour de lui, autour des gens figés devant de minuscules tables rondes fixées sur un long pied. Car ici, on ne s'asseyait pas. Les chaises n'existaient pas. L'espace se voulait convivial. Ouvert aux personnes polyglottes et flexibles, dont les idées sur leur véritable place dans la société restent floues, dont le travail à la pointe de la technologie leur apporte une relative satisfaction, dont l'identité professionnelle semble très incertaine. Ce n'était ni des intellectuels ni des ménagères, ni des imams ni des maçons, ni des chefs ni des sous-fifres. Il s'agissait de femmes et d'hommes ayant acquis leur assurance et leur autorité dans des écoles publiques, dans la rue, devant le poste de télévision, dans des stages de formation continue. Ils avaient visiblement des certitudes. Ils avaient tous l'air d'avoir le même ennemi.

— Que veux-tu manger ? demanda une jeune femme.

— Je ne sais pas, je suis pressé.

- Tu sais bien qu'il n'y a que des sushis.
- Ah oui, j'avais oublié.

L'homme qui parlait semblait jeune, mais il n'avait plus beaucoup de cheveux sur la tête. Il aurait préféré se débarrasser de son imperméable qu'il avait pris à l'aube dans l'idée que la pluie tomberait sur la ville, imperméable qu'il aurait décidément mieux fait de laisser à la maison. Quelques gouttes perlaient sur son crâne luisant, et il enfonçait souvent les mains dans ses poches pour les essuyer. Son regard volontaire faisait peur. Il le dirigeait plutôt vers l'extérieur de cet établissement vitré, car ses yeux bruns croisaient rarement ceux de la jeune femme.

- Ils pourraient aérer plus souvent dans ce commerce, on étouffe ici. Je me demande pourquoi tu as tellement insisté...
- Je prendrai des sushis variés.
- Tu prends ce que tu veux.
- Tu pourrais me parler plus gentiment...

Elle s'éloigna de la table à grand pied pour s'approcher du comptoir. À une Japonaise souriante, elle passa la commande. Aucune autre parole ne fut échangée. Ce n'était nullement nécessaire avec une personne alerte et disciplinée, rapide et efficace, capable de comprendre le moindre signe, de satisfaire le moindre de vos besoins. Qui ne sont pas nombreux dans un lieu dépourvu d'ornements, où le tracé sévère des lignes vous renvoie à l'opacité d'une vie intérieure qu'il est plus indiqué d'ignorer.

— Aurais-tu préféré des sushis sans riz ?

— Non, ça ira, je n'ai pas tellement faim, mais quand même... Je me suis levé tôt... Je n'ai pratiquement pas...

— Oui, je sais... Tu devrais mieux te nourrir. Tout le monde le dit. Je ne sais pas, moi... Des céréales, des vitamines, des jus de fruit, des yaourts, pas trop de beurre...

Elle posa les plateaux sur la petite table à grand pied. Il avait posé son attaché-case à côté de la barre en alu. Il continuait de fixer l'agitation dans la rue, la rapidité des déplacements, la qualité des tissus. Il rêvait de s'acheter un Polartec cent pour cent polyester, adaptable dans les vestes Gore-tex. Il en avait repéré un superbe, coloris marine, taille XL, dans la vitrine d'un magasin de sport. Mais il voulait attendre... On ne sait jamais... Ce sont des articles qui risquent d'être bientôt soldés... Ce sont des séries de la saison passée... Il avait même lu sur l'étiquette pendue à la fermeture éclair: Garantie trois ans. «Ce doit être du super luxe», se dit-il en se balançant d'une jambe sur l'autre. Aurait-il pris des anxiolytiques? C'est possible, car ce type de balancement, m'a dit un psy, signale une prise de médicaments contre l'angoisse de vivre.

— T'aimes pas? Pourtant, tu as toujours aimé!

— Non non, ça ira, c'est vrai que je n'ai pas tellement faim, mais quand même, comme dit le toubib: repas réguliers, jogging, heures de sommeil, hygiène de vie...

— On ne peut guère mener une vie plus saine, tu cours tous les jours, on se prépare des petits repas légers et variés, selon les recettes de Betty Bossy, bon, c'est vrai que t'as besoin de somnifères, mais enfin, je crois que tout le monde en avale, c'est ce que racontent les journaux. Je me demande si nous ne devrions pas prendre quelques semaines de vacances, je ne sais pas, par exemple aux Philippines ou en Égypte...

— Tais-toi, Caroline, après tous ces attentats, tu nous vois monter dans un avion?...

— T'as peut-être raison... Eh, t'as vu, là-bas en face, ce nouveau magasin, tu connais?

— Ouais ouais, *No limit*, on y vend des habits super fun, très fantaisie, c'est une boutique qui vient d'ouvrir en Hollande, au Danemark, un peu partout quoi, gros succès, très classe, enfin des gens qui bougent, qui veulent bouleverser nos façons de vivre, d'agir et de penser, des gens motivés qui n'ont plus besoin d'un petit chef buté pour agir, qui savent défendre leur entreprise quand elle est attaquée par la concurrence, qui ont envie d'insuffler un peu de magie dans notre quotidien, tu sais combien nous avons besoin de magie, c'est vital pour survivre... nos désirs doivent être pris en compte, et ils le sont... je connais une nana qui travaille avec eux... je te la présenterai...

— C'est curieux comme tu changes d'humeur, comme tu renais à la vie dès qu'on parle de business, de marchandises et de communication. Il y a une minute à peine, tu faisais une tête d'enterrement, et voilà que tout à coup...

— Si on allait acheter un pull...

— Quel genre ?

— Un pull unisexe avec des petites têtes du Che imprimées...

— Arrête, Fabrice, t'es pas rigolo. Mange plutôt tes sushis, les miens sont délicieux, avec le soja, mmhh...

Fabrice porta lentement à sa bouche un dé de poisson cru. Il fit une grimace qui n'exprimait pas le dégoût, mais une sorte de lassitude. Il mâcha pesamment et en produisant avec la langue un bruit désagréable. Il y avait visiblement de l'amertume dans cette façon de triturer longuement avec les dents un aliment qui n'avait rien de rebelle.

— T'as raison, c'est pas mauvais, c'est même assez bon avec la sauce piquante... Je boirais bien un autre coca... Attends, j'y vais... Tu veux autre chose ?

— Volontiers, un second Vittel, ça donne soif.

Elle baissa les yeux vers le pied de la table fabriquée à Taïwan. Elle aurait aimé s'asseoir sur une chaise. Elle en avait un peu assez de cette station debout. Rester debout pour manger est une habitude de plus en plus répandue dans un univers de réseaux constamment réorganisés en fonction des marchés, où le dégraissage menace inlassablement les employés et les collaborateurs, où il faut très vite réagir aux changements de la demande. La porte de l'établissement ouverte un instant laissa entrer un peu d'air frais dans cette salle qui, on ne sait pourquoi, était surchauffée. Fabrice inspira

profondément. Il montrait un visage plus détendu en revenant avec les boissons. Il fit même une remarque plaisante au sujet de la Japonaise souriante. Ce qui encouragea Caroline qui, à la moindre manifestation de bonne humeur de son compagnon de vie, sentait des ailes lui pousser.

— Tu ne termines pas tes sushis ? demanda-t-elle en rejetant d'un mouvement énergique ses magnifiques cheveux bouclés. C'est pourtant si bon. Mais tu as l'air de penser à autre chose. Pourquoi regardes-tu sans arrêt dehors ? Y aurait-il des starlettes ou d'irrésistibles adolescentes, des lolitas en recherche ?

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe en moi. Je voudrais m'amuser. Mais je te sens pas... J'essaie d'imaginer ce qui pourrait te faire plaisir. On finira par y aller, dans la boutique *No limit*, elle est trop sympa. Je songe sérieusement à t'acheter le pull unisexe avec les petites têtes du Che imprimées. On devrait s'éclater davantage. On ne sort plus assez, le soir. J'aurais envie de danser, de rencontrer des gens, de parler en anglais... J'en ai marre de la Suisse moisie, de ce monde peuplé de beaufs et de xénophobes, de vieux réacs, de racistes emprisonnés dans leurs racines, leur secret bancaire et leurs boîtes de chocolats, moi j'aime les échanges, les spectacles, les mélanges, la mode, la vitesse. Je ne sais pas ce que tu en penses...

— Moi je voulais goûter les nouveaux sushis variés, j'avais vu une pub dans le journal des consommateurs. Je les ai goûtés. J'ai bien aimé. Restons un moment ensemble, cessons de tirer des

plans sur la comète, de vouloir acheter ceci, de vouloir partir là-bas, de vomir nos concitoyens. Occupe-toi de moi. Regarde-moi. Cesse de regarder autour de toi. On dirait que tu me fuis, que tu ne supportes plus ma présence. Voudrais-tu que je change de coiffure, que je me maquille davantage, que je maigrisse ? Pourquoi fixes-tu ta montre ? Je sais que tu ne bénéficies pas de l'horaire américain et que tu reprends le boulot à treize heures quinze, que tes collègues t'ont à l'œil et que le moindre retard est désormais noté. Mais enfin, Fabrice, il nous reste un peu de temps, suffisamment pour prendre un café. Je crois qu'ils font un assez bon café. T'en voudrais un ?

— Ouais volontiers, mais dis-moi, tu les auras tes deux jours de congé, t'en as parlé au boss ?

— Pas encore, mais ce sera une simple formalité, j'lui parlerai d'une intervention chirurgicale bénigne. Cela ne posera pas de problème.

— Tu n'as pas besoin d'lui dire, ça ne le regarde pas.

— C'est une bagatelle, tu entres, tu sors, c'est fait en quelques minutes, c'est pas ce qui me fait peur, c'est pas ce qui me rend triste...

— Je t'accompagnerai, je resterai près de toi, ou dans la pièce à côté, je te le jure, je ne t'abandonnerai jamais, je dirai que j'ai été malade, ils n'ont pas besoin de savoir, je ne suis jamais malade, j'ai quand même le droit d'être malade de temps en temps. De toutes façons, on ne peut pas faire autrement. Je te l'ai déjà expliqué. Mon père vient de mourir. On l'a enterré il y a trois mois. Je n' imagine pas une seconde... Non, vraiment, c'est

impossible... Dans une année ou deux, peut-être. Mets-toi à ma place, c'est horrible. On pourrait tout de même... Non, je t'assure...

— Je sais, Fabrice, je sais... Ton père, ton père... C'est bien comme ça... On en a parlé. On a pris une décision. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi...

— Mais qu'est-ce qui te tracasse ?

— Qu'est-ce qui te tracasse ? Qu'est-ce qui te tracasse ? Ce serait plutôt à moi de te poser la question. D'abord, tu fais une tête d'enterrement, tu ne manges rien...

— C'est parce que je me demande comment tu seras, après l'opération.

— Mais tout ira très bien. On continuera de vivre comme des amoureux. Dieu merci, on gagne les deux notre vie. On peut s'acheter des meubles. On pourrait partir en vacances si on le souhaitait. On pourrait s'acheter une nouvelle voiture si on le désirait. Nous avons vraiment tout ce qu'il nous faut. On ne peut guère se plaindre.

— T'es sûre que tout ira très bien, qu'on pourra se regarder comme si rien ne s'était passé ?

— Évidemment que tout ira bien. Je ne vois pas pourquoi tu imagines le pire. C'est ton caractère qu'il faudrait changer. Tu crains l'avenir. Tu crains les changements, malgré les hommages que tu ne cesses de rendre à la divinité du commerce... Évidemment que tout ira bien. Ma sœur l'a fait. C'est elle qui avait décidé... Des copines de ma sœur l'ont fait. Cela ne laisse aucune séquelle. Je ne vois pas pourquoi, tout à coup, tu te fais tellement de soucis.

— L'essentiel, c'est que tu continues à m'aimer, c'est que tu ne me considères pas comme un sale rat, un macho sans vergogne, un sadique impuni, un égoïste insensible. Mais je te le répète, c'est un truc inconcevable pour moi...

— Ne parle pas si fort, les gens nous écoutent, on ferait mieux de remettre cette discussion à ce soir, chez nous.

— Oui, mais tu me reproches d'avoir une tête d'enterrement. J'ai encore le droit de t'expliquer pourquoi j'ai une tête d'enterrement. D'ailleurs, c'est un peu comme si j'y étais encore, à l'enterrement, je dois aussi en faire le deuil...

— Je me demande pourquoi tu adoptes un ton emphatique pour parler de ces choses. Nous sommes des millions à vivre cette expérience parfaitement banale, et tu voudrais, j'ignore pour quelles raisons, faire de nous les héros d'un drame hors normes. Arrête ton char, Fabrice. C'est presque indécent. De plus, ce n'est pas toi qui passeras sur le billard. Alors garde tes trémolos et regarde-moi plutôt, parce que Caroline existe, parce qu'elle a une âme, parce qu'elle nourrit également des rêves, peut-être pas des rêves de grandeur, mais des rêves plus terre-à-terre... Tu m'as dit un jour que tu serais content si je le faisais... Que tu continuerais de m'aimer... Est-ce pour cela que tu voulais m'acheter ce pull unisexe avec les petites têtes du Che? Quelle drôle d'idée!!!

— Je voulais simplement m'assurer que tu ne le regretterais pas.

— Je le fais pour toi. Ou plutôt, je le fais pour nous deux. Je le fais pour qu'une vie commune soit

possible. Bien sûr que je le regretterai un peu, comment veux-tu qu'une femme ne le regrette pas? Mais parlons d'autre chose. J'ai très envie d'un café.

— Attends, je vais les chercher.

Il faisait plus beau que jamais. Ce qui surprenait tout le monde après des semaines de pluie. Des hordes de gens se croisaient sans heurt, sans accrochage ni altercation. Chacun semblait avoir trouvé sa place dans un extraordinaire dispositif où les choses s'ajustent avec précision, dans un mystérieux chef-d'œuvre où les êtres se mêlent sans crispation. Et pourtant, ce monde apparemment radieux laissait Caroline et Fabrice rêveurs. Il est vrai qu'ils avaient d'autres chats à fouetter, comme on dit. Et qu'ils n'avaient guère envie de planer.

Ils partageaient un secret que, pour rien au monde, ils ne voulaient divulguer. Ni sa mère à elle ni sa mère à lui n'avaient été mises au courant. Ils avaient décidé de n'en parler à personne, de préserver cette parcelle de territoire comme un jardin à l'abri des vents violents. Contrairement aux habitudes de l'établissement, la Japonaise souriante leur apporta les cafés avec un biscuit aux amandes. Caroline se demanda pourquoi la Japonaise souriante était sortie de ses habitudes. Elle se demanda si Fabrice lui avait dit quelque chose. Elle préféra ne pas poser de questions. En réalité, elle ne désirait plus parler. Elle trouvait qu'ils avaient trop causé, qu'il était inutile de parler de ces choses, que les mots avilissaient ce qu'elle vivait. Mais Fabrice avait l'air si triste aujourd'hui.

« C'est un homme sensible », se dit-elle en portant la tasse de café à sa bouche. Elle le trouva un peu trop chaud. Elle y ajouta quelques gouttes de crème. Elle le but lentement. Une infinie délectation l'envahit, plaisir tout mêlé d'espoir. L'espoir de retrouver, après l'opération, le sentiment amoureux qu'elle avait connu en rencontrant celui qu'elle appela aussitôt « l'homme de ma vie ». Celui qui lui demanderait de s'en débarrasser, parce que son père venait de mourir après une longue maladie, comme on dit.

« Oui, c'est un homme sensible, ce n'est pas un sale rat, il a ses raisons qui valent ce qu'elles valent mais je ne peux pas lui imposer une présence qu'il ne désire pas, ce serait inhumain », se disait-elle en reprenant son attaché-case. Il avait repris le sien. La Japonaise souriante avait offert les cafés. Geste encore plus inattendu. Elle leur fit un signe de la main lorsqu'ils quittèrent l'établissement. Ils marchèrent d'un même pas sur le boulevard. Elle avait saisi quelques bribes de leur conversation. Elle avait éprouvé de la sympathie pour ce couple qu'elle vit disparaître à l'angle d'une célèbre bijouterie. Elle souriait encore. Mais cette fois, le sourire n'était pas commercial.

S'EN ALLER

**I**L SE PRÉNOMME Christian. C'est un type étonnant, d'aucuns diraient fascinant. On m'a raconté qu'il était né en France, dans le Nord je crois. Je ne lui ai jamais posé la question, parce que cela ne m'intéressait pas vraiment, ou parce que je n'ai pas eu l'occasion de la lui poser. Ce que je sais par contre avec certitude, c'est qu'il fit ses premières études dans un collège jésuite. Cette information retint mon attention, car j'avais été frappé par sa manière de discourir : un mélange de clarté, de logique implacable et d'inébranlable confiance dans le pouvoir des mots. Quand il prend la parole, au bureau, chez lui ou à la cafétéria, les gens ont tendance à se taire et à écouter. Car la démonstration est souvent admirable. Christian porte un regard critique sur le monde qui l'entoure, il débusque les arrivistes et ridiculise les flatteurs. On dirait qu'il prend plaisir à flétrir son prochain d'une épithète infamante. La provocation est une de ses

armes. Ce qui lui vaut, naturellement, la haine déclarée de certaines personnes. Alors que lui, Christian, semble méconnaître la sale marée des rancœurs jalouses. Les plans de vengeance lui sont totalement étrangers.

Je l'ai toujours vu habillé de manière sobre. Éléphants mocassins en cuir souple soigneusement cirés, pantalon chic au pli irréprochable, veste croisée d'un goût classique. La mise en scène de son personnage était une manière discrète de laisser à l'autre sa place. Je veux dire qu'il n'imposait pas lourdement son être. Il émettait des signes qu'on pouvait prendre en considération si telle était notre envie. Les apparences en disaient long sur un homme qui se demandait quelle opinion on pouvait avoir de lui. On m'a dit qu'il fréquentait assidûment, depuis son divorce, une salle de musculation. Cela ne m'étonna guère, car j'avais observé, dans ses déplacements et ses gestes, cette souplesse et cette aisance que confèrent précisément l'exercice et l'entraînement réguliers. Il m'est arrivé de le surprendre en compagnie de femmes énergiques, jeunes, séduisantes, effrontées. Des femmes qui lui renvoyaient une image positive dans le sens de la volonté et de l'innovation. *Elles ont du chien*, aurait-on dit en les voyant traverser un couloir, introduire des sous dans la machine à café, converser avec tant d'assurance qu'elles finissent par vous en inspirer. Je crois qu'elles lui trouvent beaucoup de charme, à cet homme éduqué par les jésuites, qui sait mettre quelques individus à l'aise, ceux qu'il a choisi d'apprécier. Qui sait également susciter la gêne et

l'embarras chez ceux qu'il déteste pour telle ou telle raison : parce qu'ils s'accommodent facilement des règles du jeu qui leur sont imposées, parce qu'ils se sentent obligés d'être gentils ou parce qu'ils ne trouvent pas de différences entre les êtres humains. Je dirais que Christian est de ceux qui auraient voulu s'engager totalement dans ce qu'ils font et qui, par lassitude ou cynisme, ont accepté de réduire les femmes et les hommes au statut d'agents économiques, de ceux qui ont dû accepter la *libre coopération* parce que celle-ci est plus commode et plus rentable.

On m'a également raconté qu'il aurait désiré étudier la médecine mais que, à cause du manque d'argent, il dut gagner sa vie en faisant toutes sortes de boulots. Il a travaillé dans des bars, sur une plate-forme pétrolière, dans une banque privée, sur des voies ferrées, dans des équipes de nuit, en Australie, au Canada, au Gabon... Dans ce dernier pays, il aurait fait partie de réseaux mafieux sur lesquels je n'ai pu obtenir de plus amples détails. Ce que je regretterai longtemps, car je n'ose pas lui poser les bonnes questions. Je redoute ses réactions imprévisibles. Or cet homme m'attire et m'intimide à la fois. Je me demande si Christian ne compare pas le monde à un western où le méchant finit toujours par gagner. En effet, il y a dans son regard une étincelle de cruauté et de malice féconde. C'est précisément ce qui me fait peur. Je ne puis accepter qu'on condamne avec autant d'aplomb les utopies fraternelles, les promesses de nouveauté utile, de vérité et de bonheur... Nom de Zeus ! Nous ne sommes pas seuls face à l'oppressante réalité qu'on

veut nous imposer. Nous devons trouver des solutions ensemble, échanger nos points de vue, interroger nos sentiments, accepter d'avoir des soucis communs ! Je ne sais pas... moi... je ne voudrais pas... c'est vrai... c'est désolant... mais c'est comme ça ! Et après tout, pourquoi me tracasser ? Les plus aptes s'en sortiront. La compétition est nécessaire ! La lutte pour l'existence nous fait progresser ! S'il ne veut pas se résigner à être comme les autres, à rêver comme les autres, à connaître les mêmes soulagements et les mêmes attentes, qu'il aille au diable ! Oui, qu'il aille au diable ! Je l'écris sans remords et pèse mes mots. Qu'il aille au diable ! On ne peut pas considérer ses semblables avec autant de dédain. J'ai parfois senti son mépris à mon égard. Pourtant, nous travaillons dans la même boîte ! Nos salaires sont à peu près équivalents !

À propos de salaire, j'ai un souvenir précis. Je sais qu'il n'est pas convenable d'attirer l'attention sur les choses basement matérielles, mais l'argent détermine bien des comportements. Il est l' incontournable élément dont la connaissance permet d'éclaircir quelques situations délicates. Je me souviens nettement d'une fin d'après-midi. L'entreprise avait prévu un « p'tit raout sympa » pour le personnel. Cela se passait au bord du lac, sur une promenade interdite au public. Des employés très motivés avaient décidé d'organiser un concours de pétanque. Les joueurs formaient des triplettes et j'étais tombé, par hasard, sur deux types dont l'un s'appelait Christian.

L'autre parlait peu et semblait se méfier de tout le monde. Au lieu de présenter un visage avenant, il

lançait autour de lui des regards suspicieux, évidemment lourds de sens, mais qui évoquaient davantage ceux d'une bête traquée que ceux d'un oiseau de proie. Ce jeune homme avait été engagé récemment sur présentation d'un dossier rédigé d'une main ferme par un sujet très sûr de lui, ayant une grande confiance en lui-même, ne manifestant pas le moindre doute quant à ses capacités, ses compétences et ses motivations. On sentait, derrière une barbichette joliment taillée, des yeux globuleux et les boutons étincelants d'une chemise griffée, on sentait une ambition démesurée derrière cette inquiétante façade. Il avait un défaut de prononciation qui expliquait en partie son peu d'empressement à prendre la parole. Ce monsieur de petite taille laissait entendre qu'il rédigeait par correspondance une thèse de doctorat dirigée par un ponte suédois de l'économie. En attendant de soutenir cette thèse devant un jury composé de personnes triées sur le volet, le petit homme montrait énormément de zèle dès qu'il s'agissait de préparer une réunion, un dîner entre collègues, un bal costumé. Il était capable de courir les magasins pour acheter des nappes en papier, des jambons entiers, des montagnes de frites. Il excellait, également, dans l'animation de colloques où étaient conviés des conseillers en management. Cette façon personnelle et insistante de montrer son engagement dans l'entreprise nous mettait mal à l'aise.

Et, au cours de la partie de pétanque, nous n'avions qu'une envie : que l'on en finisse au plus vite. Ce qui ne fut pas le cas ce jour-là, car les points s'obtenaient un à un : les forces étaient équilibrées.

Christian s'est montré un excellent pointeur. C'est au cours de la seconde partie qu'il me raconta une anecdote. Il avait reçu, chez lui, le téléphone d'une collègue qu'il me montra d'un geste discret du menton. Elle lui avait fait les pires reproches et le menaçait d'un rapport au supérieur hiérarchique s'il ne s'investissait pas davantage dans l'entreprise, s'il ne participait pas plus activement aux réunions fixées en dehors des heures dites de travail. Sur un ton de goujaterie assez surprenant, elle l'avait traité de jouisseur sans scrupules, d'égoïste prétentieux. Elle avait même laissé entendre qu'il devait être un homme violent, que c'était la raison pour laquelle son ex-femme... « Enfin, c'est ce qu'on raconte à votre sujet ! » Il n'avait rien répondu à ces jets de venin, car il se demandait quelles étaient les motivations de cette femme excédée, au bord de la crise de nerfs. Il aurait voulu comprendre ce qui se passait, parce qu'elle lui a subitement lancé : « En d'autres termes, vous ne méritez pas votre salaire ! »

On lui conseilla de parler calmement avec cette femme chargée par la direction de modeler le comportement des individus, de changer l'atmosphère de travail. Il se voyait mal aborder cette quinquagénaire en instance de divorce, formée au maniement des outils d'évaluation sans états d'âme. Non pas qu'il ait appréhendé un quelconque échange de vues, une véritable discussion, mais parce qu'il savait la situation figée. On ne pouvait même pas envisager une audience où le prévenu pourrait se défendre, argumenter, faire appel aux connaissances d'un juriste. D'ailleurs, il se demandait sérieusement pourquoi il se laisserait

plus longtemps troubler par les jacasseries d'une femme qui reconnaît d'emblée qu'elle et lui se trouvent au même échelon. Il ne comprenait donc pas ce qu'elle lui voulait. L'avait-il blessée d'un mot cinglant ? Ne supportait-elle pas ses mocassins en cuir souple, son pantalon chic, sa veste d'un goût classique ? Désirait-elle passer une soirée en sa compagnie ? Avait-elle entendu parler de son existence au Canada, en Australie, au Gabon ? Lui aurait-on appris qu'il avait fait partie de réseaux mafieux sur lesquels personne, autour de nous, ne pouvait indiquer des détails susceptibles d'enflammer les imaginations ? Il y avait de quoi s'alarmer, car il était, pour la première fois de sa vie, attaqué sur son salaire. Ce qui est la meilleure façon de fragiliser quelqu'un, de remettre en question sa place dans le team. Christian n'était plus sûr de ses propres compétences, non seulement vis-à-vis des autres mais aussi, et c'était le plus grave, vis-à-vis de lui-même.

Avait-elle entendu parler de son dernier séjour au Cambodge ? Cette fois, il n'y était pas allé pour des raisons professionnelles mais pour y passer du bon temps. D'aucuns diraient *passer ses vacances*. Des vacances d'un genre particulier. Ben ouais, un type seul qui débarque dans ces contrées, c'est pas pour apporter la bonne parole. C'est plutôt un paquet de dollars sur pied que les gens voient rôder dans les quartiers odorants, ne sachant à quoi tuer leur chagrin. Toujours est-il qu'elle avait prêté l'oreille à des rumeurs, la femme excédée, et que ce genre de voyage, après un douloureux divorce, était monnaie courante. Mais ce que madame ne pouvait accepter, c'est qu'un employé ramène de là-bas une demoiselle

pour créer son paradis ici. Cela, elle ne pouvait l'endurer plus longtemps. Il y allait de ses convictions, de ses modèles et de son éducation.

Elle se montrait volontiers tolérante dans bien des domaines: la nourriture, la sexualité, le racisme, le clonage, l'immigration, les OGM. Mais voir tous les jours un type heureux d'exister selon ses propres normes, le voir aller et venir d'une salle à l'autre, le voir déplacer des documents, photocopier des fax, raconter des histoires, parler de Rothko, sourire aux dames, avaler son bitter lemon le coude appuyé sur le rebord d'une fenêtre, une jambe pliée reposant de tout son poids sur la pointe du mocassin en cuir souple, voir quotidiennement ce cinéma de quatre sous la mettait dans un état voisin de la fureur. Elle devait se rendre compte qu'elle était incapable d'agir directement sur le centre nerveux de ce personnage à part. Les mots *éthique, valeurs, culture d'entreprise* n'avaient aucun effet sur Christian qui, en les entendant, éclatait d'un rire énorme. Elle se demandait comment faire pour soumettre à son influence les sensations, les frémissements, les sentiments et les inquiétudes de cet individu au verbe fleuri, lecteur de romans noirs, esthète averti et amateur de vins exquis.

Sachant que le monsieur n'avait pu faire des études de médecine comme il l'eût désiré, la dame pourrait lui rappeler que, contrairement à d'autres employés dans la maison, il n'avait pas de diplôme universitaire. Or ce procédé n'offrait pas de vastes perspectives, car elle aussi, tout le monde le savait, était dépourvue de diplôme universitaire. Et puis, il faut bien l'avouer, le poste que lui avait bricolé la

direction pour modeler les comportements, ce poste ne lui donnait pas les satisfactions escomptées. Certes, elle avait appris à conduire une réunion, à travailler en groupe, à définir des objectifs. Au début, elle éprouvait un véritable plaisir à prendre la parole dans les conseils de direction, où étaient conviés des psychologues dont l'autorité ne peut être remise en question. Mais les années s'écoulant et la promesse d'une augmentation de salaire ne se réalisant pas, madame commençait à se demander pourquoi elle investissait tant d'énergie dans l'entreprise, pourquoi elle sacrifiait son temps libre, pourquoi elle ne pouvait pas, simplement, prendre appui contre le rebord d'une fenêtre et, une jambe pliée reposant sur la pointe d'un soulier élégant, avaler tranquillement son coca ou sa Smirnoff Ice en racontant des histoires, en souriant aux messieurs et en faisant d'admirables démonstrations. Ce petit cinéma de la séduction lui étant interdit, elle passa quelques soirées à clarifier sa situation juridique et à élaborer de nouvelles stratégies.

De cette femme agacée, chargée par la direction de modeler le comportement des individus, j'en avais entendu parler. Je n'ai jamais collaboré avec elle directement, car elle avait décidé, une fois pour toutes, que je faisais consciencieusement mon travail, que j'étais méticuleux, sympa, bien intentionné, un peu pédé sur les bords mais que, finalement, je méritais mon salaire. Des copains m'ont dit qu'elle était belge, enfin... si mon souvenir est exact... ou hollandaise... je ne sais plus. Ils m'ont dit qu'elle avait commencé à gagner sa vie dans des milieux alternatifs. Elle aurait réalisé des tapisseries

qu'elle réussissait, grâce à des réseaux habilement tissés autour de certains centres névralgiques, à vendre pour un bon prix. Elle aurait joui d'une excellente réputation auprès des connaisseurs. Femme généreuse, le *cœur sur la main* comme on dit, elle avait les pieds sur terre et sa vie était réglée comme du papier à musique. Rien ne pouvait la distraire de son travail. Elle *faisait* ses dix ou onze heures de *boulot* quotidien, été comme hiver, malade ou en forme, de bonne ou de mauvaise humeur. Elle appréciait, déjà à cette époque, les petites soirées entre amis, les grillades en plein air, les parties de cartes, les excursions en groupe. On m'a raconté qu'elle recevait, dans le jardin d'une villa héritée de sa tante (sorte de blockhaus entouré de barbelés rouillés), toute sorte de gens pouvant lui être utiles. Car cette femme obstinée, si elle était incapable d'émouvoir agréablement son entourage, voulait *y arriver*. Il semblerait que ce soit son expression favorite. Nul n'a jamais su où elle voulait arriver, mais nous savons avec certitude qu'aujourd'hui encore, elle veut *y arriver*.

Ce qui frappe l'observateur, c'est que la femme d'origine belge ou hollandaise s'est toujours fait passer pour une *belle âme*. Elle aurait épousé, il y a longtemps, un morphinomane qu'elle pensait, grâce à sa persévérance, sortir de son enfer. J'ignore si elle a développé, vis-à-vis de cet homme, une dépendance affective. Toujours est-il qu'elle réussit, nous ignorons dans quelles circonstances, à *devenir enceinte*... Elle mettra au monde une fille dont elle satisfera tous les caprices et qui se méfiera des messieurs trop brillants...

Sa mère, respectée parce qu'elle honore les contrats moraux, aimée pour ses qualités d'organisatrice, éprouverait facilement de la compassion à l'égard des autres, surtout à l'égard d'autres femmes... Ainsi aurait-elle remarqué, dans une maisonnette voisine, la présence d'une dame seule. Elle se demanda comment cette charmante fille avait abouti dans le secteur. Sensible à l'éclat de sa jeunesse et de ses yeux bleus, elle manifesta une certaine curiosité pour cette femme qui se disait chômeuse. Elle suscita son attention en l'invitant dans son jardin.

Ayant perdu son emploi peu de temps avant cette rencontre décisive, la voisine aux yeux bleus aurait accepté les inconvénients imposés par les circonstances, parce qu'elle reconnaît sans rechigner la légitimité des décisions patronales. Elle ferait partie de ces gens résignés qui ne connaissent pas les mouvements de colère, m'a-t-on dit, et qui considèrent les licenciements comme une fatalité inscrite dans les astres. Elle aurait senti des ailes lui pousser lorsque la propriétaire du blockhaus lui proposa un emploi dans notre entreprise. C'est que la propriétaire du blockhaus entretient d'excellentes relations avec le patron de notre entreprise. Un homme à convictions variables. Amateur de musique classique, il se considère comme un homme plutôt sensible. Il fréquente un Cercle Richard Wagner où il se montre d'une exquise politesse avec les dames.

Ce patron, ancien syndicaliste, et sa collaboratrice, ancienne tapissière alternative, partagent désormais les mêmes *valeurs*. Il a lutté pendant des

années pour que les jeunes soient mieux formés, pour que les ouvriers spécialisés se mobilisent autour d'un projet fort. Elle a lutté pendant des années pour que la qualité du travail féminin soit reconnue, pour que ce travail s'inscrive dans une dynamique d'accomplissement de soi. Ils militent maintenant tous les deux pour que les cadres soient mieux formés à l'animation de groupe et à la gestion des émotions en situation d'urgence. Ils apprennent aux gens à se dévouer corps et âme, ils leur apprennent l'esprit de sacrifice, la discipline, l'autocontrôle de type japonais, les bons effets de la menace et de l'intimidation.

Je les ai vus un jour dans un tea-room. D'une voix douce mais insinuante, elle lui parlait d'un collègue vivant avec une Cambodgienne. Elle disait que ce collègue faisait bien son *boulot*, mais que, à son avis (petit rire sardonique), il le faisait un peu trop bien. Que le gars était trop scrupuleux, qu'il osait pas prendre de risques malgré sa grande gueule, et qu'il serait préférable de le lui faire comprendre. Qu'elle connaissait une petite Suédoise *vachement* efficace, beaucoup plus performante, plus intelligente, capable de faire face à l'imprévu, de prendre les devants, de contourner les règlements archaïques auxquels s'accrochent les vieux zébus...

« Crois-moi, c'est une femme capable de déployer des trésors d'imagination, capable de prendre des initiatives, de dénoncer les récalcitrants, d'organiser des sorties en raquettes ou en pédalo, de participer aux fêtes annuelles pour faire

passer le message. Crois-moi, disait la collaboratrice, elle sait mettre en valeur ses qualités, elle sait se vendre, elle sait charmer les clients. D'ailleurs, dit-elle en se penchant légèrement vers le chef, elle s'abstiendra de toute critique, elle aura trop peur de perdre sa place, elle doit payer la location de son logement qui n'est certainement pas cher, me diras-tu, mais enfin, tout de même, les fins de mois sont les fins de mois. Elle sait que, devant les difficultés qui assombrissent l'horizon, nous devons nous serrer les coudes, nous épauler les uns les autres, soutenir l'effort de guerre... » (Je ne sais plus si elle prononça ces termes, mais l'idée y était...)

« Il ne lui viendra jamais à l'esprit de parler des dégradations. Son expérience de la vie lui a appris la modestie et la ruse, elle n'a pas cette grande gueule du collègue à qui on va gentiment expliquer que... heureusement pour tout le monde, car il commence à nous énerver avec sa passivité, sa résistance face aux changements, avec ses mots crus et son franc-parler, son cynisme et son mépris du groupe, avec sa tendance à l'hédonisme, avec sa manie de se faire remarquer. Je suis d'ailleurs contente que tu aies accepté, lors de notre dernière séance, ma suggestion d'éloigner ce type trop arrogant, trop fier, et qui fait semblant de partager nos valeurs. Pour être franche, tu sais que je n'ai rien à cacher, que j'dis c'que j'pense et que c'que pensent les autres, j'en ai rien à foutre, mais strictement rien à foutre... pour être franche, je me demande ce qui te retient de passer aux actes et de rendre définitif un licenciement nécessaire. Je me demande pourquoi le bonhomme est toujours là. Aurais-tu pitié de lui?

T'aurait-il amadoué, ce faiseur qui se prend pour un gentleman ? »

C'est alors qu'apparut un monsieur bien habillé, souriant, à l'aise dans ses gestes et ses déplacements. Je me suis caché derrière mon *Libé* pour que Christian ne me voie pas. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, ayant aperçu le collègue aux magnifiques mocassins en cuir souple, madame changea de ton, de mine et d'attitude. D'un geste ample, elle invita le collègue à prendre place.

— Alors, comment va la santé ? Superbe soirée ! On s'est bien amusés. Faut dire que vous dansez vachement bien. C'était splendidement organisé. Madame est en forme ? Je l'ai vue, elle avait l'air de s'éclater. On a pensé à tout. Qu'avez-vous préféré ? Le coin marocain avec merguez, couscous et thé à la menthe, ou le coin brasserie, avec saucisses, bière et cornichons ?

— J'ai préféré le coin brasserie.

— Très bien, on voit que vous préférez la civilisation. Un bon point pour vous. Que prenez-vous ? Café, jus d'orange, eau gazeuse ? Je vous déconseille le chocolat, il n'est pas super ici. Ch'connais un endroit où il est classe. Nous irons à l'occase... Comment va madame ? Toujours aussi motivée ? On m'a dit qu'elle voulait prendre des cours de ski. Génial ! Quel sens de l'adaptation ! J'espère que vous l'accompagnerez sur les cimes...

Il m'est impossible de vous rapporter la suite de ce discours éloquent, car il fallait que je me rende à

mon travail... Sans trop me faire remarquer, puisque je venais d'apprendre, en tendant les deux oreilles, qu'il était inconvenant de se singulariser et que, pour survivre, les meilleures stratégies à adopter étaient les suivantes : afficher une sérénité digne des grands judokas, préférer le silence à toute manifestation de mécontentement, taire les opinions contradictoires, entretenir de bonnes relations avec son supérieur hiérarchique, soigner l'image qu'on offre aux autres, leur mentir un peu pour redorer son blason et montrer qu'on ne craint ni les bricolages ni les petites transgressions. Une fois de plus, j'avais appris que les réfractaires aux améliorations étaient source d'embarras, qu'ils compliquaient la bonne marche des choses et que, par conséquent, il était préférable pour eux de s'en aller.